HAL
open science

Formes et sens: de l'unicité à la variabilité. Présentation

Dejan Stosic, Benjamin Fagard

To cite this version:

Dejan Stosic, Benjamin Fagard. Formes et sens: de l'unicité à la variabilité. Présentation. Langages, 2012, Formes et sens : de l'unicité à la variabilité, 188, pp.3-24. 10.3917/lang.188.0003 . halshs-00947386

HAL Id: halshs-00947386

https://shs.hal.science/halshs-00947386v1

Submitted on 7 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stosic, D. & Fagard, B. (2012), « Formes et sens: de l'unicité à la variabilité », *Langages* n°188, numéro thématique: *Formes et sens: de l'unicité à la variabilité. Etudes sur le temps et l'espace*, p. 3-24.

Formes et sens : de l'unicité à la variabilité[1]

Dejan Stosic (Université d'Artois, Grammatica EA 4521)
Benjamin Fagard (LATTICE, UMR 8094 CNRS & ENS)

Du point de vue de la langue, aucun rapport nécessaire ne lie une forme et un sens : l'arbitraire du signe linguistique autorise en théorie un nombre infini de signifiants pour un même signifié (cf. Saussure 1916). L'étonnante diversité de formes susceptibles de prendre en charge, souvent à des niveaux d'analyse différents, une même valeur sémantique occupe grammairiens et linguistes depuis les toute premières réflexions sur le langage. L'existence de milliers de langues ne fait qu'accroître la profusion de formes et de structures véhiculant effectivement une signification donnée – à supposer bien sûr qu'au moins certaines valeurs sémantiques se retrouvent dans différentes langues. Il est cependant bien connu que les langues sont loin d'utiliser toutes les formes potentielles admissibles par le système, c'est-à-dire que toutes les combinaisons théoriquement prévues par un système linguistique ne sont pas nécessairement attestées, que ce soit en phonétique, en morphologie ou au niveau lexical. Plutôt que d'exploiter au maximum la combinatoire offerte par le système de leur langue lorsqu'il est nécessaire d'inventer un nouveau terme, les locuteurs ont en effet tendance à élargir le sens d'expressions existantes, par économie, mais aussi parce que c'est une façon d'intégrer ce que l'on ne connaît pas encore à ce qui est déjà connu. Le principe de l'économie linguistique a ainsi pour conséquence indirecte de freiner la profusion des signes. Du fait de cette économie sur le plan de la forme, de nombreux morphèmes, lexèmes et structures sont souvent chargés de plusieurs sens.

L'arbitraire du signe et la malléabilité des éléments linguistiques signifiants sont à l'origine d'une multitude de problèmes théoriques en sciences du langage, et ceci que l'étude de la langue soit abordée par le biais de la forme, du sens ou des deux à la fois. Ce numéro thématique a pour objectif d'examiner le jeu complexe de la forme et du sens en se focalisant sur des cas où plusieurs éléments formels prennent en charge une même valeur sémantique et sur ceux où une même expression « amalgame » plusieurs significations, dans une perspective unilingue ou comparative. Limitée aux domaines sémantiques de la temporalité et de l'espace, la discussion sur les principes qui respectivement imposent le maintien de l'uni(ci)té ou engendrent une modification du rapport entre forme et sens s'appuie sur deux ressorts principaux : la polysémie et la variabilité linguistique au sens large du terme. Ces choix sont justifiés dans les pages qui suivent.

1. De l'unicité…

En matière d'étude de la langue, l'unicité se retrouve partout. Produit du passé, résultat d'une évolution unique et de constantes interactions individuelles et collectives, chaque langue, en tant que système de signes et de règles spécifiques à une communauté de locuteurs, se distingue de toutes les autres. La différenciation réciproque des phonèmes, morphèmes et lexèmes, leur organisation en système et leur utilisation effective dans la communication singularisent ainsi chaque langue et en font une solution originale à la nécessité pour les sociétés de disposer d'un moyen de communication efficace et performant.

Ensuite, tout signe linguistique est unique, sur le plan de la forme d'une part, de l'autre sur le plan sémantique ; l'absence de synonymes absolus dans une langue et l'impossibilité d'établir des équivalences parfaites de langue à langue, autant au niveau lexical qu'au niveau grammatical, en est la meilleure preuve. L'identité sémantique de chaque

[1] Nous remercions Nelly Flaux et les relecteurs anonymes pour leurs remarques éclairantes et stimulantes sur les versions préliminaires de ce texte.

forme linguistique se définit à la fois par sa dénotation et par tout un réseau de relations lexicales, grammaticales et discursives qu'elle est susceptible d'établir avec d'autres unités en langue et en discours. Enfin, le vécu et le milieu socio-culturel des locuteurs sont des facteurs très importants de singularisation des expressions linguistiques. La spécificité de chaque signe est par conséquent tributaire à la fois de facteurs proprement linguistiques et de facteurs liés à l'usage de la langue par un individu ou par une communauté. Cette approche se trouve consacrée par les grammaires « fondées sur l'usage » (*usage-based models*) (cf. Langacker 1987 : 494, Barlow & Kemmer 2000, Tomasello 2003, Bybee 2006, Legallois & François (éds) 2011).

S'y ajoute l'unicité de la faculté langagière même. Commun à tous les humains et sans que son rapport exact aux autres capacités cognitives de l'homme soit défini avec précision, le langage présente de nombreuses particularités par rapport aux autres sous-systèmes cognitifs. Par ailleurs, il est souvent défini comme une propriété essentielle de l'homme au sens où la faculté de parler distingue l'homme des animaux. L'universalité du langage chez l'homme est généralement mise en rapport avec celle de l'anatomie du corps humain, de notre cerveau, avec l'identité de nos facultés cognitives, de notre appareil perceptif, etc. Non seulement le langage est unique, mais il rend l'espèce unique.

Il est cependant bien connu qu'en matière de langage et de langues, l'unicité va de pair avec la variabilité, comme si l'une était la raison d'être de l'autre.

2. À la variabilité… limitée

Le terme « variabilité » peut renvoyer soit à la disposition de varier, à l'aptitude d'une entité « à subir des modifications dans sa forme ou dans ses fonctions, sous l'influence de facteurs externes ou internes » (*TLFi*), soit à l'ensemble des variations ou différences que les membres ou les parties d'un ensemble peuvent présenter entre eux. Ainsi définie et appliquée au domaine du langage, la variabilité peut être considérée comme une de ses propriétés fondamentales. Tout d'abord, la faculté langagière est sujette à la variation au sens où elle connaît une évolution, autant en ontogenèse qu'en phylogenèse, en étroit rapport avec celle des capacités physiologiques et cognitives de l'homme et avec le développement de sa vie socio-culturelle (voir, entre autres, Blackmore 2000, Györi (ed.) 2001, Comrie *et al*. 2004, Vernier 2005, Coupé 2005, Hublin 2005, Deutscher 2005, Evans & Levinson 2009). Ensuite, il est bien connu qu'en dépit de l'universalité du langage et du système cognitif chez l'homme, des locuteurs appartenant à des communautés linguistiques différentes utilisent des moyens et des stratégies très variés pour décrire une même situation. Soumise à diverses contraintes biologiques, cognitives, environnementales et culturelles, chaque communauté a développé son propre inventaire à la fois de concepts sémantiques et d'unités, de règles et de structures à tous les niveaux d'analyse (cf. Haspelmath 2007, 2010, Evans & Levinson 2009), ce qui a abouti à une très grande diversité de systèmes linguistiques[2].

Enfin, la langue est un système extrêmement dynamique dont la réalisation est sujette à la variation en fonction de différents facteurs. Parmi ceux qui engendrent le plus de diversité, on peut citer les facteurs géographique, culturel et politique, à l'origine de la diversité des langues et des dialectes, le temps, auquel on lie l'évolution des langues, la stratification sociale, l'individu en tant qu'usager d'une langue ayant ses habitudes verbales, la situation de communication à laquelle on associe la notion de registre de langue, etc. Ainsi, la variabilité linguistique se décline-t-elle sous plusieurs formes : inter-langues, intra-

[2] D'après certaines études récentes (cf. Pagel 2000, Evans & Levinson 2009 : 432), les quelque 7000 langues recensées à l'heure actuelle ne sont qu'un petit échantillon (1,5%) de toutes les langues qui auraient existé à travers l'histoire de l'humanité et dont le nombre est estimé à environ 500 000.

linguistique, diachronique, diatopique, diastratique, diaphasique et diamésique (cf. notamment Labov 1972, Mioni 1983, Chambers 2003, Gadet 2003).

Si les possibilités de variation sont nombreuses et diversifiées, elles ne sont probablement pas infinies. En effet, contrairement à l'affirmation de Joos (1957 : 96) selon laquelle « les langues peuvent se différencier entre elles sans limite et de façon imprédictible », la variabilité linguistique est certes considérable (voir la discussion dans Evans & Levison 2009) mais sans doute limitée (cf. Dunn *et al.* 2011, Chilton 2010 : 3), car contrainte par nos capacités cognitives et par notre environnement au sens large. Quelle que soit la nature des facteurs limitant la variabilité, les recherches en typologie semblent montrer que, pour décrire une même situation ou exprimer une même valeur, les langues font appel à des solutions, modèles ou stratégies en nombre fini dont seuls quelques-uns sont très répandus[3].

Pour toutes ces raisons, non seulement la variabilité est incontournable dans l'étude de la langue, mais elle est source de nombreux problèmes théoriques parmi les plus récalcitrants en linguistique. Les études réunies dans ce volume examinent certains d'entre eux au travers de la question du rapport entre la forme et le sens.

3. Formes et sens : entre l'unicité et la variabilité

Concernant les relations entre formes et sens, en synchronie, on distingue traditionnellement plusieurs cas de figure : la monosémie (un sens et un seul associé à une forme), la polysémie (plusieurs sens reliés, associés à une forme) et l'homonymie (plusieurs sens disjoints, rattachés à une forme)[4]. La diversité et l'évolution des langues fournissent bien la preuve de l'absence d'un rapport nécessaire et biunivoque entre signifiants et signifiés. Mais deux éléments peuvent inviter à un réexamen approfondi des relations entre formes et sens : d'une part la reconnaissance à la polysémie de son statut de « fait linguistique de base » (cf. entre autres, Pustejovsky 1995, Mel'čuk, Clas & Polguère 1995 : 156-157, Kleiber 1999 : 55, Ravin & Leacock (eds) 2000, Cuyckens & Zawada (eds) 2001, Nerlich *et al.* (eds) 2003, Taylor 2003), d'autre part les résultats de recherches en linguistique et psycholinguistique cognitives explorant le rapport entre le langage et la pensée au travers de la diversité linguistique.

3.1. Signifiés et concepts

Difficile à saisir, le signifié est généralement assimilé au concept, c'est-à-dire à une « unité cognitive stockée dans la mémoire à long terme des sujets » et résultant « d'une activité de conceptualisation qui conduit à rassembler sous un format représentationnel unique une classe d'entités regroupées sur la base d'attributs communs » (Charolles 2002 : 13)[5]. De là découle directement le pouvoir dénotatif des unités lexicales, à savoir leur capacité à

[3] Cependant, s'il est vrai, comme l'affirme Klein (2009 : 2-3), que seulement 5% de langues du monde sont suffisamment bien décrites, la variabilité linguistique est loin d'être explorée (voir aussi N. Evans 2010). Evans & Levinson (2009), qui estiment à 10% le nombre de langues décrites, affirment que toute description d'une variété nouvelle fait ressortir des faits inédits et inattendus, ce qui remet sérieusement en cause l'existence même d'universaux (voir aussi Haspelmath 2010).

[4] S'y ajoute la variation contextuelle que l'on observe, par exemple, dans le cas des mots *enfant* ou *médecin* qui, selon le contexte, renvoient aux humains de sexe différent. La différence de sexe n'étant pas codée dans le sens lexical des deux mots, la variation d'interprétation est inférée du contexte ; il n'y a donc pas deux sens différents (reliés ou pas) mais deux manifestations différentes d'un même sens (cf. Geeraerts 1993, Kleiber 1999).

[5] La simplification est voulue : pour une discussion approfondie sur la nature des concepts, voir, entre autres, Barsalou (1983), Barsalou *et al.* (1993), Pederson & Nuyts (1997 : 2-3), Margolis & Laurence (eds) (1999), Murphy (2004).

évoquer potentiellement une catégorie particulière d'entités. C'est ce qui nous permet de dire en dernière instance qu'une expression donnée est « en mesure, de par sa signification, de faire allusion virtuellement à une classe d'êtres déterminée » (*idem* : 7-9). Tous les philosophes et linguistes ne sont cependant pas d'accord sur la question de l'assimilation du signifié et du concept : certains soulignent en effet la nécessité de les disjoindre, le premier relevant de la langue, le deuxième du niveau conceptuel (cf. entre autres, Heger 1965, Pottier 1987, Barsalou *et al.* 1993, Martin 1998). Il est cependant admis que tout en étant dissociés, ils s'appellent l'un l'autre.

Ajoutons qu'en règle générale, et en dépit des difficultés que cela génère, le signifié est considéré comme correspondant à un concept unique, décrit par un nombre plus ou moins important de traits sémantiques : les approches « dynamiques » du sens prévoient très peu de traits, le contexte fournissant les clés de la bonne interprétation (Langacker 1991a, Paillard & Lebaud 1992, Cadiot 1994, 1997, Victorri & Fuchs 1996, De Vogüé & Paillard 1997, Franckel *et al.* 1997, Fuchs 1997, Victorri 1997, Récanati 1997), tandis que les approches « statiques » ou « fixistes » inscrivent différents sens du polysème en amont, chargeant le signifié d'un certain nombre de traits afin de circonscrire au mieux sa dénotation (cf. Kleiber 1999). Cependant, en admettant que la pluralité des sens associés à une forme n'est pas un fait accidentel, marginal ou déviant mais un trait de fonctionnement essentiel des langues naturelles, on reconnaît implicitement une complexification des relations entre signifiants et signifiés.

3.2. La polysémie au cœur de la langue : le signifié des polysèmes est-il monolithe, composite… ou extrêmement malléable ?

En restreignant le champ de la monosémie (et en étendant donc celui de la polysémie), on remet directement en question non seulement le caractère biunivoque de la relation entre signifiant et signifié dans un très grand nombre de cas, mais aussi la nature même du signifié : la question de savoir s'il est « monolithe » ou composite devient incontournable. En effet, l'association de sens multiples à une unité lexicale implique, par le biais de la diversification du signifié, à la fois une multiplication de dénotations et une multiplication des catégories de référents visées.

Si, en dépit de la multiplicité des sens, on maintient l'idée d'un signifié monolithe, comment éviter le piège d'un sens schématique, *i.e.* d'un « invariant supérieur » unificateur qui, ayant pour vocation d'expliquer toute la variabilité du mot en discours, est nécessairement sous-déterminé, très général et donc trop puissant (trop puissant du point de vue explicatif, mais généralement peu efficace du point de vue interprétatif[6], cf. Kleiber 1999, Kleiber 2008 : 89). La linguistique cognitive défend, entre autre, l'idée que l'usage des schémas d'images susceptibles de transformations plus ou moins importantes est la solution la plus adaptée à ce problème (cf. entre autres, Johnson 1987, Lakoff 1987, 1990, Langacker 1991a, 1997, Sweetser 1997, Cuyckens & Zawada (eds) 2001, Tyler & Evans 2003, Hampe (ed.) 2005, Evans 2010). Dans cette approche, les sens d'un polysème ne sont pas considérés comme dérivés d'un sens premier mais comme des extensions d'un noyau sémantique, suivant différents principes cognitifs généraux telles la métaphore, la métonymie, la généralisation…

Si, en revanche, face à la pluralité de sens constatée on admet l'idée d'un signifié composite stable, quels types d'unités utiliser pour le définir : des traits sémantiques simples et indécomposables, des combinaisons ou faisceaux de traits constituant des sortes de « sous-

[6] On peut d'ailleurs se demander si les locuteurs ont réellement accès à ces 'invariants' (cf. aussi Taylor 2003 : 653).

concepts » définissant chacun un sens particulier ? Dans ce dernier cas se pose la question de savoir comment organiser la décomposition sémantique, et comment articuler entre eux les traits ou les « sous-concepts » isolés par l'analyse. Faut-il recourir à la traditionnelle approche en termes de conditions nécessaires et suffisantes, ou à la sémantique du prototype ? On peut aussi penser à d'autres approches parmi les nombreuses théories du sens qui existent actuellement[7] : le « lexique génératif » (Pustejovsky 1995), la sémantique cognitive basée sur l'usage (Barlow & Kemmer (eds) 2000, Cuyckens & Zawada (eds) 2001, Taylor 2003), la sémantique interprétative ou textuelle (cf. Rastier 1987, Rastier & Valette 2009), ou encore la sémantique « à deux niveaux » (cf. Bierwisch & Lang (eds) 1989, Schwartze & Schepping 1995, Pause *et al.* 1995, Lang & Maienborn 2011).

La réponse à la question de savoir si le signifié des polysèmes est monolithe ou composite pourrait être cherchée par le biais de la référence. En effet, sa prise en compte, *i.e.* l'examen du *critère référentiel* selon Kleiber (2005), est indispensable parce que la reconnaissance de la polysémie se fait nécessairement à partir du constat d'une variation référentielle : ce qui nous met sur la piste « polysémique » dans le cas de certaines formes c'est d'abord et avant tout la constatation que dans des emplois différents elles dénotent des « choses » différentes ou, plus précisément, des catégories de référents distinctes. Crucial pour l'identification de la polysémie, le critère référentiel, souligne Kleiber, est à manipuler avec prudence parce que toute variabilité référentielle n'est pas l'indicateur de la polysémie (ex. *enfant* (garçon ou fille) ou *omelette* renvoyant au client dans *l'omelette est parti(e) sans payer*), et que certains changements de référents ne sont qu'apparents (ex. *école* (bâtiment, institution, activité, etc.), *livre* (contenu esthétique ou objet matériel)). Au vu de ces observations, la question qui se pose est celle de savoir comment concilier la polycatégorialité référentielle propre aux polysèmes et l'unité supposée du signifié.

Quels que soient la solution et le cadre théorique adoptés, à partir du moment où l'on reconnaît l'existence d'unités lexicales aux sens multiples et donc celle de la polysémie inscrite en langue, irréductible à un « simple » phénomène de construction discursive (cf. Kleiber 2008 : 89-90), se pose la question du maintien de l'unité du signifié. Celui-ci correspond, avons-nous dit, à une unité cognitive rassemblant sous forme d'une représentation unique une classe d'entités partageant un certain nombre d'attributs. Mais un mot comme *souris*, du fait de sa polysémie, aura nécessairement une dénotation double dans la mesure où il se réfère à deux catégories d'entités ayant des propriétés référentielles distinctes (petit rongeur *vs* accessoire informatique). L'unification des deux sens du terme *souris* dans un même signifié paraît d'autant plus difficile, voire paradoxale, qu'ils sont censés être autonomes. En effet, dans une mise au point sur la polysémie, Kleiber (2008 : 90) montre en s'appuyant sur tout un ensemble de critères syntagmatiques et paradigmatiques (pour les tests, voir aussi Cruse 1986, Geeraerts 1993), que les différents sens d'un polysème :

> « doivent être non unifiables ou irréductibles à un sens ou lecture générale supérieure et [qu']ils doivent en même temps être suffisamment robustes ou forts pour acquérir un statut d'autonomie, qui les détache des circonstances discursives et les sépare des lectures « fragiles » contextuelles, et qui leur permet d'émerger et d'émarger en tant que propriété sémantique stable des unités lexicales ».

D'après cette citation, le signifié d'une unité lexicale polysémique appellerait finalement plusieurs représentations conceptuelles différentes évoquant chacune une catégorie d'entités à part n'ayant que peu ou rien de commun avec les catégories de référents visées par les autres sens du terme en question. Kleiber (1999 : 62) affirme que l'identité d'une « catégorie de sens » (i.e. d'un signifié) peut consister non pas en une représentation conceptuelle unique

[7] Pour un aperçu général des principales théories de sens et des travaux sur la polysémie, en linguistique mais aussi dans d'autres disciplines, voir l'introduction de Ravin & Leacock (eds) (2000) et Petho (2001).

(monosémie) mais en ce qu'elle regroupe tout simplement différentes acceptions d'un polysème. Ainsi l'auteur écrit-il à propos du terme polysémique *veau* et de ses acceptions *veau*-'animal', *veau*-'viande' et *veau*-'peau' :

> « Si une entité particulière est classifiée comme *veau*, ce n'est pas parce qu'elle a les traits, en somme, généraux de la catégorie de sens : elle n'a pas les traits d'un *veau*-'veau', qui n'existe pas en tant que catégorie référentielle, puisque cette catégorie linguistique qu'est *veau* rassemble par définition même des sens ou concepts sans en former un par elle-même. Si *x* donc est classé comme *veau*, ce ne peut être que parce qu'il présente les traits soit de *Y* (*veau*-'animal'), *Y* (*veau*-'viande') ou encore *Y* (*veau*-'peau'). » (Kleiber 1999 : 62-63)

On n'est donc plus en présence d'un signifié unitaire et monolithe mais d'un signifié « éclaté ». Éclaté, ou bien extrêmement malléable, si l'on suit la voie entr'ouverte par Taylor (2003) : tout en gardant son identité, le signifié d'un polysème se prêterait à des acceptions différentes selon ses contextes d'usage. Un mot sera considéré comme polysémique si ses emplois se répartissent (ou se regroupent) en plusieurs « agglomérats » (« clusters ») en s'inscrivant, par là même, dans des contextes ou champs notionnels plus ou moins différents (voir aussi Schütze 2000 ; Venant 2008). Les représentations conceptuelles correspondant aux diverses acceptions d'un terme polysémique seraient donc en grande partie fixées par ces cadres interprétatifs. Le locuteur ne mémoriserait plus un signifié schématique abstrait ou toute une liste d'acceptions associées à un mot, mais des « usages contextualisés » – c'est du moins le compromis proposé par Taylor (2003 : 652-653) à l'aide de ce qu'il appelle « contextualization patterns ».

Enfin, face aux difficultés qu'il y a à délimiter les sens des polysèmes et de circonscrire l'organisation interne de leur signifié ne faudrait-il pas réinterroger la nature même du « sens » ? Cette possibilité est mise en avant par Geeraerts (1993) qui insiste sur la nécessité d'abandonner la tendance à la réification du sens, conçu généralement comme une entité regroupant sous un format représentationnel un certain nombre d'informations stockées dans le savoir lexical des locuteurs :

> « The tremendous flexibility that we observe in lexical semantics suggests a procedural (or perhaps "processual") rather than a reified conception of meaning; instead of meanings as things, meaning as a process of sense creation would seem to become our primary focus of attention. » (p. 260)

C'est ce sens « processuel », en constante agitation, qui ferait émerger différentes interprétations selon le domaine d'application des unités lexicales. Ainsi, la nécessité de répondre à la question si le signifié des polysèmes est monolithe ou composite disparaît-elle !

3.3. À la recherche des forces de cohésion du signifié

En admettant qu'une unité lexicale polysémique fait cohabiter des sens « qui ne sont sémantiquement pas unifiables, de façon non artificielle » (Kleiber 2008 : 92), il est légitime de se demander comment et pourquoi deux ou plusieurs sens non-unifiables se trouvent tout de même unifiés et véhiculés par une même forme. Quelles forces de cohésion assurent le maintien de l'union ? S'agit-il de forces internes ou externes à la langue ? Doivent-elles être cherchées du côté du signifié, du côté du signifiant ou dans leur association même ? Deux issues se dessinent : ou bien il faut renoncer à la stricte équation « un signifiant égale un signifié » selon laquelle, depuis Saussure, l'unité du premier est censée impliquer l'unité du second (cf. Taylor 2003 : 648-649), ou bien un modèle explicatif crédible, quelle que soit sa nature, doit être trouvé pour rendre compte du maintien naturel, en langue, de l'union dans une forme de plusieurs sens, à la fois reliés et parfaitement autonomes. D'importantes conséquences théoriques prévisibles (et certainement d'autres, imprévisibles) rendent la première piste très épineuse, mais elle pourrait s'avérer fructueuse (*ibid.*). La seconde

implique la réponse à tout un ensemble de questions. Les facteurs d'unification et de cohésion sont-ils de nature sémantique, pragmatique ou autre ? S'agit-il de facteurs inhérents à la langue ou relèvent-ils tout simplement de l'arbitraire et de la convention ? Est-ce que le lien sémantique dans le cas de la métaphore (ex. *souris*) ou le lien pragmatique nécessaire entre référents dans le cas de la métonymie (ex. *carton* dans *remplir un carton*) suffisent pour maintenir la cohabitation des sens différents ? Si dans le cas des polysèmes obtenus par métaphore on peut éventuellement envisager de dégager un noyau sémantique dur, non pas très général et trop puissant mais suffisamment parlant et accessible à tous, la même entreprise est d'emblée vouée à l'échec s'agissant de polysèmes obtenus par métonymie, en raison de l'absence de traits sémantiques communs aux différentes acceptions. Le recours à des « fonctions de transfert générales » à la Nunberg & Zaenen (1997) est loin de résoudre le problème dans ce dernier cas (cf. ci-dessous et surtout Kleiber 1999 : 103-120). Enfin, ces liens de cohésion ne viendraient-ils pas d'un niveau beaucoup plus général, à savoir du niveau cognitif ? Cette piste ne doit aucunement être négligée, comme le suggère Sweetser (1997 : 116) :

> « One particular problem that frequently arises in studies of both lexical and grammatical polysemy is the problem of how seriously to take a linguistic grouping or splitting of two related concepts. Does the use of a single form for multiple senses, or of separate forms for separate senses, have any connection with cognitive relations between the concepts referred to? »

La solution ultime serait certainement de dire que la seule forme, identique pour toutes les acceptions, est un facteur de cohésion assez fort pour maintenir, dans le savoir lexical des locuteurs, une unification qui, tout en étant motivée, reste sémantiquement artificielle. Toutefois, adopter cette solution signifierait reconnaître à la forme le rôle d'un carcan tellement puissant qu'il l'emporte en quelque sorte sur les règles sémantiques, du moins sur celles qui nous sont connues à l'heure actuelle. Ce serait en même temps admettre que l'arbitraire, en matière de structuration du sens des polysèmes, a un rôle que le sémanticien n'a guère envie de lui reconnaître.

3.4. La structuration du sens des polysèmes : quelle place pour l'arbitraire ?

Le rôle de l'arbitraire ne doit cependant pas être minimisé. Un premier argument en ce sens vient du caractère non systématique de la polysémie. Il est en effet bien connu qu'un même sens de base (ou plutôt un même type de sens de base) ne donne pas nécessairement lieu d'une langue à l'autre à la dérivation de mêmes sens figurés. Alors qu'en français on peut utiliser le terme *prune* pour parler à la fois du fruit et de l'eau-de-vie qui en est faite, en anglais il serait pour le moins bizarre d'utiliser le mot *plum* pour commander un verre de… prune[8]. Il en est de même des sens métaphoriques ; une analogie entre deux classes de référents (ou situations référentielles) parfaitement accessible à tous les humains ne garantit en rien la création systématique de sens métaphoriques correspondants dans toutes les langues : bien qu'il puisse s'agir d'une analogie exploitable et même exploitée dans une ou plusieurs communautés, encore faut-il qu'elle soit pertinente à des fins de communication et effectivement exploitée par les locuteurs des communautés qui ne la codent pas par un sens métaphorique aux niveaux lexical ou grammatical. La polysémie est loin d'être systématique même à l'échelle d'une langue quelconque (cf. Nunberg & Zaenen 1997, Kleiber 1999 : 103-

[8] Une recherche sur corpus et sur internet permet de confirmer cette intuition. Les cooccurrences entre *glass* et *plum* sont rares (aucune occurrence dans le corpus du Times) et invariablement spécifiées, par exemple par *juice, wine* (recherche internet, quelques milliers d'occurrences d'après Google), *brandy* (corpus BNC, trois occurrences) ou *liqueur* (corpus COCA, une seule occurrence : « a glass of cloudy plum liqueur »). En revanche, en français, *un verre de prune* désigne nécessairement, ou presque, la liqueur, sans que l'ajout de ce terme soit nécessaire.

120). Pour reprendre notre exemple, souvent cité dans la littérature, si dans de nombreux cas un liquide extrait à partir d'un fruit ou d'une plante peut être désigné en français par le nom de fruit ou de plante (ex. *boire de la prune*), le transfert métonymique est bloqué dans beaucoup d'autres cas (ex. **j'ai bu du raisin/de l'orange, *j'ai versé une tasse de tournesol/d'olive dans la pâte*). Pour rendre compte du caractère irrégulier de ce modèle de transfert de sens (ou de référent, ou encore de prédicat, cf. Nunberg 1978, 1995, Kleiber 1999 : 121-148) au sein d'une langue et à travers les langues, Nunberg & Zaenen font finalement appel aux conventions culturelles qui autorisent ou bloquent cette « fonction de transfert générale ». Les résultats des recherches sur la métaphore aboutissent à la même conclusion, à savoir que de nombreux sens métaphoriques sont établis conventionnellement et doivent être acquis ou appris tels quels dans chaque culture (cf. Langacker 1997 : 241)[9]. Le recours à la convention linguistique et/ou culturelle, lorsqu'il s'agit de fixer les contours et l'organisation interne d'un polysème, est prôné également par Martin (2005 : 170) qui, estimant que les « découpages polysémiques » échappent à la prédictibilité, écrit que « la seule solution est d'inscrire les possibles dans le dictionnaire », sans quoi on risquerait de s'égarer dans des impasses de sens… et de raison. Au linguiste donc de répertorier les différents sens du polysème et d'expliquer ce qui a motivé, du point de vue sémantique, référentiel et/ou cognitif, la construction de son signifié complexe sans prétendre à une prédictibilité complète. L'alternative proposée par Taylor (2003), qui consiste à observer les polysèmes au travers du prisme de leurs emplois contextualisés, présente une piste de recherche très intéressante.

Le deuxième argument en faveur de l'importance de l'arbitraire dans la structuration du contenu des polysèmes est fourni par les fluctuations de sens mises en évidence en comparant des langues ou en étudiant leur évolution. En effet, cette variation ne serait pas possible si des principes sémantiques forts présidaient à l'unification des différents sens des polysèmes. Dans cette mesure, il est tout à fait légitime de se demander, par exemple, comment le latin a pu évoluer en autant de langues romanes, avec tous les changements sémantiques dont on peut observer les résultats aujourd'hui (cf. Blank 1997). D'innombrables enrichissements et restrictions de sens, liés à des causes les plus variées, ont ainsi lieu au cours de l'évolution (cf. notamment Traugott & Dasher 2002, ou encore Koch 2001). Comment expliquer une telle aptitude à la variabilité sémantique dans le temps ? La langue apparaît ainsi en permanence en proie aux deux tendances inverses : celle qui assure la stabilité du système, répondant à la nécessité de respecter les conventions établies entre locuteurs en vue de l'intercompréhension, et la variation découlant directement et inévitablement du caractère dynamique de la langue.

Tout cela suggère que les sens réunis par une même forme ont été unifiés de façon motivée mais partiellement arbitraire et artificielle (cf. *prune* ci-dessus) sans que leur association ne soit soumise à des règles sémantiques strictes. Et que l'explication des principes généraux de construction de polysèmes ne semble en rien garantir la mise au jour d'un signifié monolithe, correspondant à ou formant un seul concept. Ces conclusions sur la structuration des polysèmes rejoignent celles des comparatistes et des typologues s'intéressant

[9] La citation qui suit exprime l'aboutissement de tout un ensemble de recherches sur la métaphore initiées par les travaux de G. Lakoff, M. Johnson et R. Langacker (voir la bibliographie) : « From the cognitive standpoint, metaphor is characterized as a means of understanding one domain of experience in terms of another that is in some sense more fundamental. It is likely that most cognitive domains are metaphorically structured to some extent, and it is quite evident that metaphor is a major factor in cultural construction. Looking at the other side of the coin, we see that metaphor exhibits a substantial measure of conventionality – large numbers of metaphors have to be specifically learned as part of the acquisiton of cultural knowledge » (Langacker 1997 : 241).

à la diversité linguistique. En effet, c'est le même « éclatement » de concepts, lexicaux et surtout grammaticaux, que l'on observe régulièrement dans les comparaisons sémantiques fines entre les langues. Le fréquent manque de recouvrement entre les signifiés de prétendus équivalents dans deux langues données nous conduit plus ou moins aux mêmes interrogations : quelles forces de cohésion maintiennent l'unité d'un signifié dans une langue A étant donné son « éclatement » dans une langue B ; quelle est la part de l'arbitraire dans la délimitation des concepts, etc. ? Si des principes sémantiques forts et réguliers étaient à l'origine de l'organisation interne des signifiés, celle-ci devrait présenter une variabilité moindre d'une langue à l'autre (et d'un état à l'autre d'une même langue) et la prédictibilité des découpages polysémiques à l'intérieur d'une même langue serait plus importante. La démonstration qui précède est, certes, principalement fondée sur la sémantique lexicale mais elle peut s'appliquer à l'appariement des signifiants et signifiés des formes grammaticales, comme le fera apparaître la plupart des contributions de ce volume.

4. Présentation du numéro

Par sa thématique visant à réinterroger les relations entre formes et sens, le présent numéro se situe à la croisée des recherches sur la polysémie et de celles explorant la diversité et l'évolution des langues. À la lumière des résultats, finalement assez convergents, obtenus ces dernières années dans ces trois domaines, l'objectif est de montrer à quel point le signifié d'une forme lexicale ou grammaticale, dont l'unité ne fait pas de doute dans une langue donnée ou dans un état de langue donné, peut être décomposé par différentes langues ou variétés, ou au fil du temps, et à quel point une forme est susceptible de recouvrir une diversité de valeurs en synchronie et/ou en diachronie, valeurs dont l'unification peut paraître, selon le point de vue adopté, motivée ou arbitraire. Cherchant toutes à dégager des facteurs et/ou des mécanismes à l'origine de l'établissement, du maintien ou du changement des relations entre formes et sens, les études réunies se focalisent principalement sur des formes linguistiques « non autonomes »[10] du point du vue sémantico-référentiel (cf. Strawson 1973) : temps verbaux, marqueurs aspectuels, prépositions, constructions syntaxiques particulières. De telles expressions sont bien connues pour leur caractère polysémique et surtout pour la difficulté qu'on a à circonscrire leur signifié et à délimiter les valeurs qu'elles véhiculent (cf. Fuchs 1994 : 96-98, 1997). On sait que leur examen à la lumière de structures supposées équivalentes dans d'autres langues est une entreprise à double tranchant : elle peut permettre de mieux isoler certaines valeurs plus prononcées et/ou formellement marquées dans la langue cible, mais elle peut aussi rendre la tâche plus complexe à cause de la fort probable confrontation à une multiplicité de formes prenant en charge, dans la langue cible, les valeurs exprimées par la forme de départ (cf. entre autres, Bowerman 1996b, Stosic 2005). Puisque les inférences contextuelles les plus variées jouent un rôle fondamental dans la parole, notamment dans le cas des formes polysémiques grammaticales où elles viennent combler la sous-détermination sémantique (cf. Récanati 1997), la question du rapport entre forme(s) et sens doit être interrogée du point de vue pragmatique. Cela permet notamment d'identifier les facteurs extralinguistiques qui guident l'interlocuteur dans le choix de l'interprétation pertinente parmi plusieurs interprétations disponibles.

Ces questionnements théoriques sont explorés à partir de deux domaines sémantico-conceptuels : celui de l'espace et celui de la temporalité. L'avantage de ce choix est que les

[10] La distinction entre les catégories « autonomes » et « non-autonomes » (Strawson 1973) ou « catégorématiques » et « syncatégorématiques » (Kleiber 1981, 2005 : 56) permet d'opposer les catégories sémantico-référentielles indépendantes et celles pour lesquelles la construction de la référence se fait avec l'appui des catégories autonomes. Cette opposition remonte à Aristote.

expressions spatiales se réfèrent à des situations physiques dont les propriétés référentielles[11] sont directement observables. De même, certaines caractéristiques des phénomènes temporels (successivité, extension, etc.) sont plus accessibles à la perception que d'autres qui ne le sont pas ou nous paraissent sinon observables, du moins facilement déductibles de l'analogie que l'on trouve dans leur représentation en termes spatiaux (cf. Boroditsky 2000, Casasanto & Boroditsky 2008). Par ailleurs, c'est avant tout dans l'expression de l'espace que l'on pourrait s'attendre à ce que les langues divergent le moins et que le « langage universel de la pensée humaine », d'après la formulation de Fodor (1975), puisse être observé. C'est d'ailleurs ce qui a fait des domaines spatial et temporel un objet d'étude privilégié pour de nombreuses recherches en linguistique, notamment en linguistique et psycholinguistique cognitives depuis les années 1980 (cf. Bowerman 1980, 1989, 1996a, b, Talmy 1983, 1985, 2000, Vandeloise 1986, Choi & Bowerman 1991, Levinson & Brown 1994, Evans 2003, Evans & Chilton (eds) 2010).

L'accessibilité plus ou moins immédiate à l'appréhension des faits spatiaux et temporels ne garantit cependant en rien l'absence de variabilité dans leur expression linguistique, ce constat faisant depuis longtemps l'unanimité dans la communauté scientifique. Il est en effet bien connu que ni le caractère supposé concret de l'espace et du temps[12], ni le lien supposé entre l'identité de l'appareil perceptif chez l'homme et la conceptualisation de la réalité (cf. Clark 1973) n'empêchent les langues d'adopter les stratégies formelles et conceptuelles les plus variées pour exprimer des faits spatiaux et temporels (voir entre autres, Bloom *et al.* (eds) 1996, Pütz & Dirven (eds) 1996, Talmy 2000, Vandeloise (ed) 2003, Levinson 2003, Levinson & Wilkins (eds) 2003, Strömqvist & Verhoevent (eds) 2004, Hickmann & Robert (eds) 2006, Comrie 1985, 1989, Klein 1994, Klein & Li (eds) 2009, etc.). Les expressions spatiales et temporelles demeurent ainsi un défi pour les linguistes, d'où la volonté des études ici réunies d'apporter des éléments de description nouveaux susceptibles de nourrir le débat les concernant.

Les deux premières contributions s'inscrivent dans le courant de recherche cognitiviste qui, s'appuyant sur la diversité des langues, a repris la question du rapport entre le langage et la pensée, ou de manière plus générale entre le langage et la cognition, en remettant ainsi au premier plan d'anciens débats autour de l'hypothèse de la relativité linguistique (cf. Lucy 1992, Gumperz & Levinson (eds) 1996, Levinson 2003, Hickmann & Robert (eds) 2006). La question centrale étant d'estimer l'impact du langage sur la cognition en général, il s'agit de savoir si la diversité des représentations linguistiques implique nécessairement celle des représentations conceptuelles, ou si au contraire les systèmes de représentations linguistiques et non-linguistiques sont indépendants (cf. entre autres, Jackendoff 1983, Lakoff & Johnson 1980/1985, Lakoff 1987, Langacker 1987, 1991b, Talmy 1988a, 1988b, Bowerman 1996a, b, Slobin 1996, Hickmann 2003, Nuyts & Pederson (eds) 1997, Gentner & Goldin-Meadow (eds) 2003, Evans & Chilton (eds) 2010). Rappelons que différentes réponses ont été apportées à cette question, allant de l'innéisme chomskyen (cf. entre autres, Chomsky 1980, Spelke 2003, Fodor 1975) aux déterminismes cognitif (cf. Baillargeon 2004, Piaget & Inhelder 1947, Miller & Johnson-Laird 1976) et linguistique (cf. Vygotsky 1962, Whorf 1956, Levinson 2003, Bowerman 1996a, b, Deutscher 2010).

[11] Celles-ci ne sont cependant aucunement suffisantes pour expliquer le fonctionnement des marqueurs spatiaux : de nombreux travaux ont mis en évidence l'importance des facteurs fonctionnels (cf. par exemple, Vandeloise 1986).

[12] Il est cependant bien connu que dans certaines recherches le temps est pris pour le domaine abstrait par excellence, qui s'oppose à ce titre au caractère concret de l'espace (pour les références, voir Srinivasan & Carey 2010 : 217).

Adoptant une démarche empirique où les résultats d'analyses linguistiques fines sont testés par des expérimentations psycholinguistiques, Maya Hickmann tente de définir dans sa contribution le rôle respectif des facteurs cognitifs et linguistiques dans la construction des représentations spatiales et temporelles au cours de l'acquisition du langage. Plus précisément, l'auteure présente les résultats d'une série d'études développementales réalisées en situation expérimentale auprès de plusieurs groupes d'adultes et d'enfants, locuteurs ou apprenants de l'une des quatre langues comparées : le français, l'anglais, l'allemand et le chinois mandarin. L'auteure montre que l'établissement des relations entre formes linguistiques et concepts au cours de l'acquisition du langage repose sur la conjonction des contraintes cognitives, considérées comme universelles, et des contraintes linguistiques, qui sont spécifiques à chaque communauté. Ces recherches confirment que, dans la représentation des situations spatiales et temporelles, chaque communauté procède à une sélection tout compte fait arbitraire des caractéristiques rendues saillantes par sa langue. La nature des éléments linguistiques prenant en charge tel ou tel type d'information sémantique s'avère jouer un rôle fondamental dans l'ordonnancement de leur acquisition.

La contribution commune de Tatiana Iakovleva et Maya Hickmann s'inscrit dans le même cadre théorique, mais aborde la question de la « re-conceptualisation » qui se met souvent en place lors de l'apprentissage d'une langue étrangère par les adultes. L'accent est mis sur l'expression de trois types de mouvement (MONTER, DESCENDRE et TRAVERSER) par les apprenants russes du français, le russe appartenant aux langues à satellites d'après la typologie de Talmy, le français aux langues à cadrage verbal. Des structures linguistiques différentes étant utilisées par ces deux langues pour exprimer le mouvement, les auteures testent l'hypothèse d'un transfert typologique de la langue maternelle dans l'acquisition de la langue étrangère. Cette hypothèse est examinée à partir de données élicitées (description de dessins animés) auprès de locuteurs natifs monolingues et d'apprenants russophones du français, débutants et avancés. Il ressort nettement de cette étude que les différences de structuration lexico-syntaxique d'un même ensemble d'informations sémantiques sont un facteur de variabilité très important.

Les deux articles qui suivent portent sur un autre phénomène fondamental dans la variation interlinguistique, le *contact* et l'influence que les langues ou différentes variétés d'une même langue peuvent avoir les unes sur les autres, en prenant l'exemple des temps verbaux du passé. Le premier d'entre eux, celui de Marijana Petrović, compare le passé simple à ses correspondants en roumain, serbe et valaque. Le valaque est une variété de parlers daco-roumains archaïsants de Serbie de l'Est, prise entre le roumain (langue romane coupée du reste de la *Romania* et faisant partie de l'aire balkanique) et le serbe (langue slave située dans les Balkans sans faire partie de l'aire balkanique). Outre le fait de partager la même « place » dans le système des temps verbaux dont ils relèvent respectivement, le passé simple en français, le parfait simple en roumain et en valaque et l'aoriste en serbe ont en commun d'exprimer des « événements » du passé, à savoir des situations envisagées comme bornées à gauche et à droite dans le cadre théorique de Desclés & Guentchéva (2003, 2011), qui est retenu par l'auteure. M. Petrović met en évidence une variabilité très intéressante et surprenante des formes en question par rapport à l'ancrage énonciatif ou narratif des événements, variabilité qui s'explique, dans le cas particulier du valaque, par une évolution liée au contact entre langues.

Louis de Saussure et Bertrand Sthioul s'intéressent dans leur contribution au passé surcomposé, une structure qui illustre bien la problématique de la variabilité intralinguistique – plus spécifiquement régionale. L'hypothèse faite par les deux auteurs est que tous les emplois du passé surcomposé, y compris régionaux, peuvent s'expliquer à partir d'une même signification de base dont la variabilité d'interprétation est due aux processus

d'enrichissement pragmatique. Ce n'est donc pas tellement l'interaction du passé surcomposé avec le cotexte, mais avec le contexte qui donne les clés de la bonne interprétation. Par une analyse résolument pragmatique, qui prend le relai d'une analyse sémantique fine, les auteurs montrent qu'à l'instar des autres temps verbaux, le passé surcomposé encode du matériel procédural qui, tout en donnant un large éventail de « procédures d'interprétation » possibles, laisse le dernier mot aux inférences pragmatiques. La pragmatique procédurale s'avère ainsi particulièrement performante dans l'étude des formes grammaticales.

Les deux derniers articles abordent la question de la variabilité interlinguistique par le biais d'études contrastives entre langues non directement apparentées (slaves et romanes) pour le premier, directement apparentées (romanes uniquement) pour le deuxième.

Le défi relevé par Angelina Aleksandrova est de saisir le sens de la construction détachée lorsqu'elle intègre un constituant nominal correspondant à un nom d'humain de type *bébé, enfant, adulte, vieillard*, etc. Deux interprétations lui sont généralement attribuées : interprétation qualitative, avec les adjectifs (*très éloquent, il a facilement séduit son public*) et interprétation temporelle, avec les formes participiales (*en t'écoutant, j'ai envie de pleurer*). L'auteure définit d'abord les conditions requises pour que les noms cités, dénotant tous l'homme pendant les différentes phases de sa vie, puissent induire une interprétation temporelle de la construction détachée. La démonstration s'appuie à la fois sur un corpus de données attestées et sur des tests formels mettant en parallèle la construction détachée en question avec certains types de circonstants de temps. Ce rapprochement est étayé également par les faits du bulgare qui, pour aboutir à la même lecture des noms d'humains en question, fait obligatoirement précéder ceux-ci d'une conjonction à valeur temporelle avec l'ellipse du verbe (p.ex. *comme adolescent, il a pu assister à tous les concerts dans sa ville*). L'auteure met au jour une variabilité très intéressante entre le français et le bulgare et montre sur l'exemple des noms d'humains que l'expression du temps peut prendre des « formes », sinon inattendues, du moins « peu attendues ».

Le dernier article du volume est consacré au problème de la polysémie en diachronie : lorsqu'un terme est polysémique, a-t-il plus de chances de le rester ou de se spécialiser ? En d'autres termes, la polysémie – dans ce cas du moins – est-elle stable en diachronie ? Partant de l'étude d'une préposition latine particulièrement polysémique, *ante* (« avant, devant, à cause de… »), Benjamin Fagard suit son évolution morphologique et sémantique dans les langues romanes, à l'aide d'études ponctuelles sur corpus, afin de voir dans quelle mesure ces évolutions sont parallèles. La prise en compte d'un large éventail de langues romanes permet à l'auteur de donner une vision assez complète de l'évolution de *ante*. Il apparaît que la diversité des évolutions est grande, avec des spécialisations sémantiques différentes pour chaque langue, mais que la conservation à long terme d'une polysémie stricte est assez exceptionnelle. Cela tendrait à indiquer que, si le glissement de sens est naturel, les locuteurs sont également portés à éliminer certaines redondances – ou certaines ambiguïtés –, notamment entre les domaines spatial et temporel.

Cette brève présentation des études ici réunies, toutes consacrées à l'expression linguistique de l'espace et/ou du temps, fait ressortir, espérons-nous, un riche éventail de faits abordés autour d'un thème commun : difficulté de faire correspondre formes et sens, ou comment derrière une forme se déploie une variété de valeurs et comment un signifié ou une valeur sémantique se désagrègent en une multiplicité de sens sous l'influence de différents facteurs (cognitifs, linguistiques, pragmatiques, géographiques, etc.). Toutes visent à comprendre et à expliquer pourquoi, dans la langue, la prétendue uni(ci)té conduit si souvent à une variabilité « observable ». La richesse de ce volume réside également dans le nombre de langues étudiées et dans la diversité des approches et cadres théoriques adoptés, chacun(e) mettant en lumière, sous un angle original, un aspect particulier des faits analysés.

Au-delà des pistes de recherches nouvelles et prometteuses qu'ouvre chacune des contributions, le présent recueil fait converger dans une entreprise commune les recherches théoriques et empiriques sur la polysémie, sur la diversité et l'évolution des langues et sur l'acquisition du langage qui, tout compte fait, sont confrontées au même problème : comment percer le mystère du jeu complexe et incessant entre forme et sens ? Le dialogue entre les chercheurs engagés dans ces voies différentes pourrait nous aider à répondre à cette question. C'est l'esquisse d'un tel dialogue que ce volume désire offrir au lecteur dans les pages qui suivent.

Références

BAILLARGEON R. (2004), "Infants' Physical World", *Current Directions in Psychological Science* 13, 89-94.

BARLOW M. & KEMMER S. (eds) (2000), *Usage-Based Models of Language*, Stanford: CSLI.

BARSALOU L. (1983), "Ad hoc categories", *Memory & Cognition* 11-3, 211-227.

BARSALOU L., YEH W., LUKA B.J., OLSETH K.L., MIX K.S. & WU L. (1993), "Concepts and meaning", *in* K. Beals, G. Cooke, D. Kathman, K. McCullough, S. Kita & D. Testen (eds), *Papers from the parasession on conceptual representations*, Chicago: University of Chicago/Chicago Linguistics Society.

BIERWISCH M. & LANG E. (eds) (1989), *Dimensional Adjectives. Grammatical Structure and Conceptual Interpretation*, Berlin: Springer-Verlag.

BLACKMORE S. (2000), *The Meme Machine*, Oxford: Oxford University Press.

BLANK A. (1997), *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*, Tübingen: Niemeyer.

BLOOM P., PETERSON M.A., NADEL L. & GARRETT M.F. (eds) (1996), *Language and Space*, Cambridge: MIT Press.

BORODITSKY L. (2000), "Metaphoric Structuring: Understanding time through spatial metaphors", *Cognition* 75/1, 1-28.

BOWERMAN M. (1980), "The structure and origin of semantic categories in the language-learning child", *in* L. Foster & Brandes (eds), *Symbol as sense*, New York: Academic Press, 277-299.

BOWERMAN M. (1989), "Learning a semantic system: What role do cognitive predispositions play?", *in* M. Rice & R. Schiefelbusch (eds), *The teachability of language*. Baltimore: Brooks, 133-169.

BOWERMAN M. (1996a), "The origins of children's spatial semantic categories: cognitive versus linguistic determinants", *in* Gumperz & Levinson (eds), 145-176.

BOWERMAN M. (1996b), "Learning how to structure space for language: a crosslinguistic perspective", *in* Bloom *et al.* (eds), 385-436.

BYBEE J. (2006), "From usage to grammar: The mind's response to repetition", *Language* 82/4, 711-733.

CADIOT P. (1994), « Représentation d'objets et sémantique lexicale : Qu'est-ce qu'une boîte ? », *Journal of French Language Studies* 4, 1-23.

CADIOT P. (1997), *Les prépositions abstraites en français*, Paris : Armand Colin.

CASASANTO D. & BORODITSKY L. (2008), "Time in the Mind: Using space to think about time", *Cognition* 106/2, 579-593.

CHAMBERS J. (2003), *Sociolinguistic Theory*, Oxford: Blackwell.

CHAROLLES M. (2002), *La référence et les expressions référentielles en français*, Paris / Gap : Ophrys.

CHILTON P. (2010), "Introduction", *in* Evans & Chilton (eds), 1-18.

CHOI S. & BOWERMAN M. (1991), "Learning to express motion events in English and Korean: The influence of language-specific lexicalization patterns", *Cognition* 41, 83-121.

CHOMSKY N. (1980), *Rules and representations*, New York: Columbia University Press.

CLARK E. (1973), "Non-linguistic strategies and the acquisition of word meanings", *Cognition* 2, 161-182.

COMRIE B. (1985), *Tense*, Cambridge: Cambridge University Press.

COMRIE B. (1989), *Language universals and linguistic typology*, Oxford: Basil Blackwell.

COMRIE B., MATTHEWS S. & POLINSKY M. (2004), *Atlas des langues : L'origine et le développement des langues dans le monde*, Paris : Acropole Belfond.

COUPE Ch. (2005), « À la recherche des indices du langage articulé », *in* Hombert (éd.), 64-73.

CRUSE A. (1986), *Lexical semantics*, Cambridge: Cambridge University Press.

CUYCKENS H. & ZAWADA B. (eds) (2001), *Polysemy in cognitive linguistics*, Amsterdam: John Benjamins.

DESCLES J.-P. & GUENTCHEVA Z. (2003), « Comment déterminer les significations du passé composé par une exploration contextuelle ? », *Langue Française* 138, 48-60.

DESCLES J.-P. & GUENTCHEVA Z. (2011), « Référentiels temporels : une approche formelle et cognitive appliquée au français », *in* F. Neveu, V. Muni Toke, J. Durand, T. Klinger, L. Mondada & S. Prevost (éds), *2e Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF*, Paris : Institut de Linguistique Française, 1675-1696.

DEUTSCHER, G. (2005), *The Unfolding of Language*, London: William Heinemann.

DEUTSCHER, G. (2010), *Through the Language Glass*, London: William Heinemann.

DE VOGÜE S. & PAILLARD D. (1997), « Identité lexicale et hétérogénéité de la variation co-textuelle », *in* Guimier C. (éd.), *Co-texte et calcul du sens*, Caen : Presses universitaires de Caen, 41-61.

DUNN M., GREENHILL S., LEVINSON S. & GRAY R. (2011), "Evolved structure of language shows lineage-specific trends in word-order universals", *Nature* 473, 79-82.

EGLI U., PAUSE P., SCHWARZ C., VON STECHOW A. & WIENOLD G. (eds) (1995), *Lexical Knowledge in the Organization of Language*, Amsterdam: John Benjamins.

EVANS N. 2010. *Dying words: Endangered languages and what they have to tell us*, Malden, MA: Wiley-Blackwell.

EVANS N. & LEVINSON S. (2009), "The Myth of Language Universals: Language diversity and its importance for cognitive science", *Behavioral and Brain Sciences* 32/5, 429-448. doi:10.1017/S0140525X0999094X.

EVANS V. (2003), *The structure of time: language, meaning, and temporal cognition*, Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.

EVANS V. (2010), "The perceptual basis of spatial representation", *in* Evans & Chilton (eds), 21-48.

EVANS V. & CHILTON P. (eds) (2010), *Language, Cognition and Space. The State of the Art and New Directions*, London: Equinox Publishing.

FODOR J. (1975), *The Language of Thought*, Harvard: Harvard University Press.

FRANCKEL J.-J. & LEBAUD D. (1992), « Lexique et opérations. Le lit de l'arbitraire », *in La théorie d'Antoine Culioli. Ouvertures et incidences*, Gap/Paris : Ophrys, 89-109.

FRANCKEL J.-J., PAILLARD D. & SAUNIER E. (1997), « Modes de régulation de la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe *passer* », *in* P. Fiala, P. Lafon & M.F. Piguet (éds), *La locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique*, Paris : Klincksieck, 49-68.

FUCHS C. (1994), *Paraphrase et énonciation*, Gap-Paris : Ophrys.

FUCHS C. (1997), « L'interprétation des polysèmes grammaticaux en contexte », *in* G. Kleiber & M. Riegel (éds), *Les formes du sens*, Louvain-la-Neuve : Duculot, 127-133.

GADET F. (2003), *La variation sociale du français*, Gap : Ophrys.

GEERAERTS D. (1993), "Vagueness's puzzles, polysemy's vagaries", *Cognitive Linguistics* 4-3, 223-272.

GENTNER D. & GOLDIN-MEADOW S. (eds) (2003), *Language in Mind : Advances in the Study of Language and Thought*, Cambridge: MIT Press.

GUMPERZ J. & LEVINSON S. (eds) (1996), *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge: Cambridge University Press.

GYÖRI G. (ed.) (2001), *Language evolution: biological, linguistic and philosophical perspectives*, Frankfurt am Main / New York: Peter Lang.

HAMPE B. (ed.) (2005), *From Perception to Meaning. Image Schemas in Cognitive Linguistics*, Berlin / New York: Mouton de Gruyter.

HASPELMATH M. (2007), "Pre-established categories don't exist - Consequences for language description and typology", *Linguistic Typology* 11, 119-132.

HASPELMATH M. (2010), "Comparative concepts and descriptive categories in cross-linguistic studies", *Language* 86/3, 663-687.

HICKMANN M. (2003), *Children's discourse: person, space and time across languages*, Cambridge: Cambridge University Press.

HICKMANN M. & ROBERT S. (eds) (2006), *Space in Languages*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.

HOMBERT J.-M. (éd.) (2005), *Aux origines des langues et du langage*, Paris : Fayard.

HUBLIN J.-J. (2005), « La langue des premiers hommes », *in* Hombert (éd.), 102-117.

JACKENDOFF R. (1983), *Semantics and Cognition*, Cambridge: MIT Press.

JOHNSON M. (1987), *The Body in the Mind: The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*, Chicago: University of Chicago Press.

JOOS M. (ed) (1957), *Readings in linguistics: The Development of Descriptive Linguistics in America since 1925*, Washingon: American Council of Learned Societies.

KLEIBER G. (1981), *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris : Klincksieck.

KLEIBER G. (1999), *Problèmes de sémantique. La polysémie en question*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

KLEIBER G. (2005), « Quand y a-t-il sens multiple? Le critère référentiel en question », *in* O. Soutet (éd.), *La polysémie*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 51-73.

KLEIBER G. (2008), « Petit essai pour montrer que la polysémie n'est pas un sens interdit », *in* J. Durand B. Habert & B. Laks (éds), *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2008*, Paris : ILF, 87-101.

KLEIN W. (1994), *Time in language*, London / New York: Routledge.

KLEIN W. (2009), "Concepts of time", *in* Klein & Li (eds), 5-38.

KLEIN W. & LI P. (eds) (2009), *The expression of time*, Berlin: Mouton de Gruyter.

KOCH P. (2001), "Metonymy: Unity in diversity", *Journal of Historical Pragmatics* 2/2, 201-244.

LABOV W. (1972), *Sociolinguistic Patterns*, Oxford: Blackwell.

LAKOFF G. (1987), *Women, fire and dangerous things: What categories reveal about the mind*, Chicago: University of Chicago Press.

LAKOFF G. (1990), "The invariance hypothesis: Is abstract reason based on image schemas?", *Cognitive Linguistics* 1-1, 39-74.

LAKOFF G. & JOHNSON M. (1980), *Metaphors we live by*, Chicago: University of Chicago Press.

LAKOFF G. & JOHNSON M. (1985), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Minuit.

LANG E. & MAIENBORN C. (2011), "Two-level Semantics: Semantic Form and Conceptual Structure", *in* C. Maienborn, K. von Heusinger & P. Portner (eds), *Semantics. An*

International Handbook of Natural Language Meaning, Berlin: Mouton De Gruyter, 709-740.

LANGACKER R.W. (1987), *Fondations of cognitive grammar*, vol 1: *Theoretical perspectives*, Stanford: Stanford University Press.

LANGACKER R.W. (1991a), *Concept, Image, and Symbol. Cognitive Basis of Grammar*, Berlin: Mouton de Gruyter.

LANGACKER R.W. (1991b), *Fondations of cognitive grammar*, vol 2: *Descriptive application*, Stanford: Stanford University Press.

LANGACKER R.W. (1997), "The contextual basis of cognitive semantics", *in* Nuyts & Pederson (eds), 229-252.

LEGALLOIS D. & FRANÇOIS J. (éds) (2011), *Travaux de linguistique 62* : *La linguistique fondée sur l'usage : approches théoriques et analyses*.

LEVINSON S. (2003), *Space in Language and Cognition. Explorations in Cognitive Diversity*, Cambridge: Cambridge University Press.

LEVINSON S. & BROWN P. (1994), "Immanuel Kant among the Tenejapans: Anthropology as applied philosophy", *Ethos* 22. 3-41.

LEVINSON S. & WILKINS D. (eds) (2006), *Grammars of Space. Explorations in Cognitive Diversity*, Cambridge: Cambridge University Press.

LUCY J. A. (1992), *Language diversity and thought: A reformulation of the linguistic relativity hypothesis*, Cambridge: Cambridge University Press.

MARGOLIS E. & LAURENCE S. (eds) (1999), *Concepts: core readings*, Cambridge: MIT Press.

MARTIN R. (1998), « Sur la distinction du signifié et du concept », *in* D. Leeman & Boone A. (éds), *Du percevoir au dire*, *Hommage à André Joly*, Paris : L'Harmattan.

MARTIN R. (2005), « Traitement automatique de la polysémie. Éloge du dictionnaire », *in* O. Soutet (éd.), *La polysémie*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 167-173.

MEL'CUK I., CLAS A. & POLGUERE A. (1995), *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain-la-Neuve : Duculot.

MILLER G. & JOHNSON-LAIRD P. (1976), *Language and perception*, Cambridge: Harvard University Press.

MIONI A. (1983), « Italiano tendenziale : Osservazioni su alcuni aspetti della standardizzazione », *in* P. Benincà (éd.), *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini*, 2 vol., Pisa : Pacini, 495-517.

MURPHY G. (2002), *The Big Book of Concepts*, Cambridge: MIT Press.

NERLICH B., TODD Z., HERMAN V. & CLARKE D. (eds) (2003), *Polysemy: Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language*, Berlin: Walter de Gruyter.

NUNBERG G. (1978), *The Pragmatics of Reference*, Bloomington: Indiana University Linguistic Club.

NUNBERG G. (1995), "Transfers of Meaning", *Journal of Semantics* 17, 109-132.

NUNBERG G. & ZAENEN A. (1997), « La polysémie systématique dans la description lexicale », *Langue française* 113, 12-23.

NUYTS J. & PEDERSON E. (eds) (1997), *Language and conceptualization*, Cambridge: Cambridge University Press.

PAGEL M. (2000) "The history, rate and pattern of world linguistic evolution", *in* C. Knight, M. Studdert-Kennedy & J. Hurford (eds), *The evolutionary emergence of language*, Cambridge: Cambridge University Press, 391–416.

PAUSE P, BOTZ A. & EGG M. (1995), "*Partir* c'est *quitter* un peu. A Two-level Approach to Polysemy", *in* Egli *et al.* (eds), 245-282.

PEDERSON E. & NUYTS J. (1997), "Overview: on the relationship between langauage and conceptualization", *in* Nuyts & Pederson (eds), 1-12.

PETHO G. (2001), "What is Polysemy? - A survey of current research and results", *in* E.

Németh & K. Bibok (eds), *Pragmatics and the flexibility of word meaning*, Oxford: Elsevier, 175-224.

PIAGET J. & INHELDER B. (1947), *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris : PUF.

POTTIER B. (1987), *Théorie et analyse en linguistique*, Paris : Hachette.

PUSTEJOVSKY J. (1995), *The generative lexicon*, Cambridge: MIT Press.

PÜTZ M. & DIRVEN R. (eds) (1996), *The Construal of Space in Language and Thought*, Berlin/New York: Mouton de Gruyter.

RASTIER F. (1987), *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.

RASTIER F. & VALETTE M. (2009), « De la polysémie à la néosémie », *Texto* XIV-1, http://www.revue-texto.net/index.php?id=2119.

RAVIN Y. & LEACOCK C. (eds) (2000), *Polysemy: Theoretical and Computational Approaches*, Oxford: Oxford University Press.

RECANATI F. (1997), « La polysémie contre le fixisme », *Langue française* 113, 107-123.

SAUSSURE F. DE (1980) [1916], *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.

SCHÜTZE H. (2000), "Desambiguation and connectionism", *in* Ravin & Leacock (eds), 205-219.

SCHWARZE CH. & SCHEPPING M-T. (1995), "Polysemy in a Two-Level Semantics", *in* Egli *et al.* (eds), 283-300.

SLOBIN D. (1996), "From 'thought and language' to 'thinking for speaking'", *in* Gumperz & Levinson (eds), 70-96.

SPELKE E.S. (2003), "What makes us smart? Core knowledge and natural language", *in* D. Gentner & S. Goldin-Meadow (eds), 277-311.

SRINIVASAN M. & CAREY S. (2010), "The Long and the Short of it: On the Nature and Origin of Functional Overlap Between Representations of Space and Time", *Cognition* 116-2, 217–241.

STOSIC D. (2005), « L'expression de quelques relations de passage en français et en serbo-croate. *Par* et *à travers* et leurs 'équivalents' », *Recherches linguistiques* 27, 191-216.

STRAWSON P. F. (1973), *Les individus*, Paris : Le Seuil.

STRÖMQVIST S. & VERHOEVENT L. (eds) (2004), *Relating events in narrative: Typological and contextual perspectives*, Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

SWEETSER E. (1997), "Role and individual interpretations of change predicates", *in* Nuyts & Pederson (eds), 116-136.

TALMY L. (1983), "How language structures space", *Language* 1, 225-282.

TALMY L. (1985), "Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical forms", *in* T. Shopen (ed.), *Language Typology and Syntactic Description*. Vol. 3: *Grammatical Categories and the Lexicon*, New York: Cambridge University Press, 57-149.

TALMY L. (1988a), "Force dynamics in language and cognition", *Cognitive Science* 12, 49-100.

TALMY L. (1988b), "The relation of grammar to cognition", *in* B. Rudzka-Ostyn (ed.), *Topics in cognitive linguistics*, Amsterdam: John Benjamins, 165-205.

TALMY L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge MA: MIT Press.

TAYLOR J. (2003), "Polysemy's paradoxes", *Language Sciences* 25, 637-655.

TOMASELLO M. (2003), *Constructing A Language: A Usage-Based Theory Of Language Acquisition*, Cambridge: Harvard University Press.

TRAUGOTT E. & DASHER R. (2002), *Regularity in Semantic Change*, Cambridge: Cambridge University Press.

TYLER A. & EVANS V. (2003), *The semantics of English prepositions: spatial scenes, embodied meaning and cognition*, Cambridge: Cambridge University Press.

VANDELOISE C. (1986), *L'espace en français : sémantique des prépositions spatiales*, Paris: Le Seuil.

VANDELOISE C. (2002), *Carnets de grammaire* 9 : *Relativité linguistique et cognition*, Toulouse : Université de Toulouse Le Mirail/ERRS.

VANDELOISE C. (éd.) (2003), *Langues et cognition* (Traité des sciences cognitives), Paris: Hermes Lavoisier.

VANDELOISE C. (2003), « Acquisition des termes spatiaux et relativisme linguistique », *in* Vandeloise (éd.), 279-301.

VENANT F. (2008), « Représentation géométrique et calcul dynamique du sens lexical: application à la polysémie de *livre* », *Langages* 172, 30-52.

VERNIER PH. (2005), « Évolution du cerveau et émergence du langage », *in* Hombert (éd.), 42-63.

VICTORRI B. (1997), « La polysémie : un artefact de la linguistique ? », *Revue de sémantique et de pragmatique* 2, 41-62.

VICTORRI B., FUCHS, C. (1996), *La polysémie. Construction dynamique du sens*, Paris: Hermès.

VIGOTSKY L. (1962), *Thought and language*, Cambridge: MIT Press.

WHORF B. L. (1956), *Language, thought, and reality*, Cambridge: MIT Press.